

ment défensif. Des rapports dignes de foi, font consister l'armée régulière, dans Matamoras, en 2000 soldats et 500 fermiers.

ÉTATS-UNIS.

—Le résultat des élections municipales de New-York est aujourd'hui complètement connu. Comme nous l'avions annoncé, les démocrates ont triomphé d'une manière éclatante; les whigs ont eu le dessous, et ce devait être, mais les natifs sont sortis de la lutte, meurtris de manière à ne jamais se relever. Le nombre total des votes, l'année passée, était de 48,900. M. Havemeyer l'avait emporté sur M. Harper, candidat whigs, de 6,822 voix: le vote démocratique avait été de 24,367; le vote des natifs s'était élevé à 17,485 et les whigs avaient compté seulement 7,052 voix.

Cette fois, le nombre total des votans était de 45,000 environ. La candidature de M. Mickle, démocrate, a réuni 22,277 votes; celle de M. Taylor, whigs, 15,324 votes; celle de M. Cozzen, natif, 8,390 votes, et celle de M. Smith, réformateur, 932 votes.

M. Moses G. Léonard, candidat démocrate, a été également élu, à une forte majorité, commissaire de la maison de pauvres.

Et dans les deux branches du conseil municipal, sur 18 districts, les démocrates ont vu triompher quinze de leurs candidats; les whigs l'ont emporté dans le 5^{me} et le 15^{me} districts, et les natifs dans le 11^{me}. *All right!*

Présence d'esprit.—Une dame Paterson passait sur le chemin de fer de Hartford au moment où arrivait le convoi de Springfield: elle veut hâter le pas pour l'éviter; mais le pied lui glisse et elle tombe. Il semble impossible qu'elle échappe à la mort, lorsque, avec une rare présence d'esprit, elle se couche à plat ventre entre les rails, laisse ainsi passer au-dessus de sa tête tout le convoi, et se sauve sans éprouver d'autre mal qu'une grande frayeur.

LES ENTRETIENS DE VILLAGE PAR TIMON.

C'est bien ici un livre de Timon, de ce Timon que tous connaissent et que vous aimez tant; de ce Timon si mal nommé, qui n'est point Grec, ni Gaulois; qui n'est point païen, mais chrétien, qui par conséquent ne haït point les hommes, mais au contraire leur veut tout le bien possible et s'emploie de grand cœur à les servir. Il n'y a pas du tout de politique dans les entretiens de village; Timon, devenu maître Pierre, l'excellent et sage dis-coureur, ne songe ni à la liste civile, ni aux dotations, dont personne, grâce à lui, ne parle plus en France; il a mieux à faire, et quoiqu'une telle parole soit évangélique à dire, il fait mieux. Avec cette clarté parfaite et ce bon sens souverain dont il a donné tant de preuve, il enseigne aux paysans mille moyens parfaits de bien vivre entre eux, de bien gouverner leur ménage et leur commune, de bien élever leurs enfants, de secourir leurs pauvres et leurs vieillards, d'administrer sagement leur héritage et de préserver leurs filles.

Voici quelques-unes des matières sur lesquelles roulent les entretiens de maître Pierre: *Nécessité de l'enseignement primaire.*—*écoles ambulatoires.*—*écoles d'adultes.*—*écoles complémentaires du dimanche.*—*refuges de l'enfance dans les campagnes.*—*ouvriers campagnards.*—*reposoirs pour la nuit le soir.*—*bibliothèques des campagnards.*—*des salaires à la campagne.*—*caisses d'épargne.*—*caisses de prévoyance rurales.*—*des associations possibles dans les campagnes.*—*de l'hygiène rurale.*—*secours à donner aux vieillards ou les enfants.*—*des cours d'eau,* etc., etc. En tout, quarante-et-un entretiens, formant un volume de 293 pages où rien n'est donné à de vains agréments, où tout est utile et plein d'intérêt. Presque toutes les œuvres nouvelles dont il est question dans ce volume ont été créées, soutenues, développées, lancées dans les campagnes par un homme que maître Pierre connaît de très-près, qui a la passion du bien, et qu'un affreux ramas de brochuriers ineptes désignaient, il y a quelques mois, comme un ennemi du peuple et des lumières: cet homme s'appelle M. de Cormenin.

Nous conseillons à tout le monde de lire les *Entretiens de Village* et de les faire parvenir à leur adresse. Nous conseillons à ceux qui auraient du temps à perdre de com arer ce modeste ouvrage au quintal de prose fanfaronne, prophétique, humanitaire et folâtre, intitulé *Le Peuple*, que M. Michelet vient de publier. Ils verront la différence qu'il y a entre flatter le peuple et le servir, entre le voyant et l'homme de bon sens, entre celui qui invente une religion et celui qui se contente de professer humblement la pauvre, vieille foi catholique.

Du reste, quand nous disons que maître Pierre est bonhomme et parle en toute simplicité, nous ne voulons pas dire que la touche de Timon fait défaut au campagnard. Voici l'entretien sur *l'Église de Village*, où le maître se laisse voir.

Maître Pierre. Reprenons notre entretien de ce matin. Vois-tu, mon ami, la grande patrie, c'est la France! Or, la connais-tu, la France? Paimes-tu?

François. Je ne la connais guère, maître Pierre, je l'avouerai, que par l'impôt et par la conscription, et, par conséquent, je ne devrais guère l'aimer.

Maître Pierre. Que dit-tu là, que tu ne devrais guère l'aimer? Réfléchis cependant un moment, François. En défendant, comme soldat, la grande patrie, est-ce que ce n'est pas toi-même, ton père, ta mère, tes jeunes frères et sœurs que tu défends? En acquittant ta part d'impôts, tu aides à payer la police qui veille sur ta sûreté, la justice qui juge tes procès, la construction et la réparation des canaux, routes et chemins publics qui mènent aux foires et aux chères, et qui portent aux autres ce que tu as eu de trop, comme ils te rapportent ce que tu as eu de moins; l'entretien du gouvernement qui administre l'intérieur de la France, de l'armée qui protège les frontières, de

la marine qui garde les côtes; le salaire du maître d'école qui t'instruit et du curé qui prie avec toi et qui te console.

François. Je vous arrête ici, maître Pierre; car vous savez qu'il y en a qui disent qu'on pourrait fort bien se priver d'églises et de curés; que les curés ne nous donnent ni pain, ni borsou, ni viande; qu'ils ne nous font trouver ni métier, ni femme, ni ouvrages, ni argent; qu'on peut se passer d'eux, pour naître, pour se marier, pour mourir; qu'ils ne nous exemptent pas de la conscription; qu'ils ne nous ôtent pas le vent de bise, le froid, le chaud, les maux du corps.

Maître Pierre. Et les maladies de l'âme, François, qui les guérira? L'homme ne vit pas seulement de pain, il vit aussi de bonnes paroles, de bonnes actions et d'amour; il n'est pas seulement une bête de travail, il est aussi une créature de Dieu. Il n'est pas seulement un corps, il est aussi un esprit. Il n'a pas seulement des besoins sensuels, des appétits grossiers, il a aussi des besoins intellectuels et moraux, des appétits du cœur, des soupirs vers un autre monde, plus éclairé, meilleur.

Pour la plupart des ouvriers des villes, la vie se passe dans l'atelier et dans le cabaret, enlevée comme par un tourbillon; mais pour les habitants de la campagne, la paroisse est la petite patrie, la seconde patrie, la véritable patrie presque. Or, qui représente la paroisse? Est-ce la maison d'école, est-ce la mairie? Non, c'est l'église.

Où as-tu été porté par ta marraine sur les fonts baptismaux, François?

François. A notre église.

Maître Pierre. Où as-tu fait ta première communion?

François. A notre église.

Maître Pierre. Ou as-tu reçu la bénédiction nuptiale?

François. A notre église.

Maître Pierre. Et quand tu revenais de l'armée, qu'est-ce que tu as aperçu avec des transports de joie, au bout de l'horizon?

François. Le clocher de notre église.

Maître Pierre. Et quand tu mourras, où veux-tu que l'on t'enterre?

François. Où sont déjà mon père et ma mère, et mes oncles, et mon jeune frère, dans le cimetière de notre église.

Maître Pierre. Et qui veux-tu, qui chante le *De profundis*, et qui prie sur la bière et te bénisse?

François. Le curé de notre église.

Maître Pierre. Insi, François, et c'est toi-même qui vient de le dire, toute l'existence des villageois se groupe autour du clocher: là sont les vases du baptême, le cimetière des morts, la chapelle des mariés, les bancs du catéchisme; au pied du clocher, non loin du moins, sont assises l'école et la mairie, que le clocher domine, comme pour annoncer que la religion s'élève au-dessus des intérêts temporels; chaque matin, chaque soir, les cloches sanctifiées de l'église ébranlent l'air et vont porter avec leurs tintements, dans les hauteurs lointaines, le nom et le souvenir de Dieu.

Quand le villageois revient des champs, quand ses yeux font la tournée de l'horizon, c'est toujours le clocher qu'il aperçoit.

Une commune rurale ne se concevrait pas sans église. Si Dieu éclate partout, c'est encore plus dans les campagnes que dans les villes; il y assemble ses images; il y route sa foudre; il y verse ses pluies et ses rosées; il les couvre de ses girres et de ses neiges; il les inonde de ses feux solaires; il s'y revêt avec toute sa magnificence, dans la germination des plantes, dans les bruits des forêts, dans la maturité des moissons, dans les chants harmonieux des oiseaux, dans les hêlements des trompeaux, dans la hauteur des montagnes, dans les murmures des grands fleuves, dans l'immensité des plaines, dans la voûte du ciel parsemé d'étoiles et de mondes infinis. Il y accable l'homme de sa majesté, il l'éblouit du spectacle varié des champs, des haies, de la verdure et des eaux, et, en même temps, il le réchauffe de son souffle, il le bénit de ses rayons, il le calme, il le ravive, il s'insinue dans son cœur et il l'attire doucement vers lui.

Il est impossible, lorsqu'on a des mœurs simples et pures, d'habiter la campagne et de n'être pas religieux. La dure nécessité du travail, la contemplation de la nature, le silence des nuits et la solitude où vit habituellement l'homme des champs et qui le rend grave et rêveur, le ramènent presque toujours à l'adoration de Dieu; il y a toujours quelques sentiments de religion chez tous les peuples agriculteurs, même chez ceux qui allègent le plus grossièrement de mépriser les choses saintes, qui les persiflent et qui s'en moquent; seulement, au lieu d'être religieux, ils sont superstitieux; au lieu de croire à Dieu, ils croient au Diable; à des forces occultes, à des puissances invisibles, à des êtres surnaturels, à des fantômes, à des revenants, à des sorciers; ils ne croient pas aux dogmes de la foi et aux mystères, mais ils croient que les prêtres peuvent les délivrer eux et leurs bestiaux, des sortilèges, des embûches et des maladies. N'est-il pas vrai, François, et me trompe-je?

François. Non, maître Pierre, et vous dites bien là la vérité.

Maître Pierre. Si je dis là la vérité, si le sentiment religieux vit naturellement dans le cœur de tous les hommes, si les bons et les méchants, si ceux qui croient et ceux qui ne croient pas, ont recours aux prêtres, il ne faut donc pas demander si l'on pourrait fort bien se passer de curés et d'églises.

Suite et fin au prochain numéro.

—Un mécanisme d'une étonnante simplicité et dont les résultats sont d'une haute portée pour les églises, vient d'être imaginé par M. Debait,